



27 Juin 2021
13° dimanche



1° lecture

du livre de la Sagesse

(Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24)

Dieu, lui, n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Car il les a tous créés pour qu'ils subsistent. Ainsi, ce qui naît dans le monde est porteur de vie : on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice de Dieu appelle les hommes à l'immortalité. [...] Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il a fait de lui une image de sa propre identité. C'est par la jalousie du diable que la Mort est entrée dans le monde ; ils en font l'expérience, ceux qui prennent parti pour lui [*Le diable*].

Le livre de la Sagesse est le dernier livre de la Bible grecque (même s'il ne figure pas dans la Bible hébraïque). La majorité des biblistes situe sa parution après la prise d'Alexandrie par Auguste, en 30 av. J.-C., mais il a été écrit sur plusieurs années. L'auteur y développe ses idées progressivement. Ainsi, le thème de la « mort » apparaît par touches successives en 1,11-13; 2,20-24; 3,2-6; 4,7-14; 5,15; ...etc. L'auteur joue sur la richesse de ce thème pour évoquer tantôt la mort biologique tantôt la mort spirituelle (Mort), ou même les deux, ensemble.

S'il entend composer une œuvre originale, le rédacteur puise abondamment à de nombreuses sources qu'il se garde bien de reproduire telles quelles avant de les intégrer discrètement dans son livre. Et si les citations bibliques sont peu nombreuses, son texte est cependant nourri par une profonde méditation des Ecritures, dont la Genèse, l'Exode, Isaïe, les Proverbes et le livre de Ben Sirac.

La même remarque vaut pour la littérature grecque qu'il incorpore à son livre (poésie, rhétorique, sciences et philosophie). Il cite, exceptionnellement et presque littéralement Homère ou Platon ! Mais l'utilisation d'une double source (biblique et grecque) ne doit pas nous surprendre : le livre est écrit à Alexandrie !

Ce mélange de sources est typique des milieux juifs alexandrins, où les thèmes et les concepts bibliques constituent la base de la réflexion théologique, mais sont examinés, traduits, développés et parfois influencés (voire déformés) par les notions grecques auxquelles on a recourt pour rendre accessible aux lecteurs l'héritage d'Israël. Car les juifs d'Alexandrie ne parlent plus l'hébreu et sont très imprégnés par la culture grecque.

Sur deux points (immortalité des justes et personification de la Sagesse) ce livre apporte des nouveautés dans la pensée biblique.

L'auteur apporte ici une réponse à l'angoisse de Job en enseignant que, persécutés ou ignorés sur terre, les êtres vertueux jouissent d'une tranquillité parfaite auprès de Dieu et seront récompensés au jour de la Visite ou du Jugement.

Par sa façon d'insister sur la priorité de l'âme et de son immortalité, l'auteur trahit l'influence de la culture grecque à qui il emprunte le mot « âme » et dont il utilise deux mots typiques pour résumer l'idée d'une récompense future : « immortalité » et « incorruptibilité ». L'auteur veut faire comprendre que la vie des justes ne s'arrête pas à la mort biologique, mais se prolonge dans l'éternité et la gloire de Dieu. Pour lui, les impies sont en quelque sorte des personnes déjà mortes, car ils renient Dieu source de la Vie.

Evangile selon saint Marc (Mc 5, 21-43)

En ce temps-là, Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord de la mer. Arrive un des chefs de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma fille (**petite fille**), encore si jeune, est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait. [arrêt de la lecture brève]

[Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré – ... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela. Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. »] [reprise de la lecture brève]

Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre, le chef de synagogue, pour dire à celui-ci : « **Ta fille** vient de mourir. À quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprenant ces mots, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. » Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? **L'enfant** n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui. Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de **l'enfant**, et ceux qui étaient avec lui ; puis il pénètre là où reposait **l'enfant**. Il saisit la main de **l'enfant**, et lui dit : « *Talitha koum* », ce qui signifie : « **Jeune fille**, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt la **jeune fille** se leva et se mit à marcher – elle avait en effet douze ans. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Et Jésus leur ordonna fermement de ne le faire savoir à personne ; puis il leur dit de la faire manger.

Une des particularités du ministère de Jésus de Nazareth, c'est qu'il s'est adressé à tous les niveaux de la vie sociale, et en particulier au peuple des campagnes. Cela explique que les missionnaires chrétiens, iront, eux-aussi à la rencontre des gens du peuple. Et cela explique aussi que Mc, pour les soutenir et les encourager, donne dans son livre de nombreux miracles. Ainsi, après avoir regroupé un ensemble de paroles de Jésus, l'évangéliste nous donne à présent une collection de miracles : la tempête apaisée, l'exorcisme du possédé de Gérasa, la guérison de la femme à la perte de sang et la réanimation de la fille de Jaïre.

Mais où l'évangéliste a-t-il puisé ces épisodes tout à fait étonnants, s'interroge Etienne Trocmé ? Certainement pas dans la tradition de l'Eglise de Jérusalem où l'on redoutait tout ce qui pouvait apporter de l'eau au moulin des accusations juives de magie envers le Nazaréen. De plus on voit mal ce que de telles narrations auraient été faire dans une tradition ecclésiale, vu leur caractère assez peu édifiant. Il faut admettre qu'il s'agissait de traditions populaires circulant dans la région du Lac de Tibériade et véhiculées par des conteurs villageois sensibles avant tout au pittoresque et au sensationnel. En les incluant dans son livre, Mc a pris une initiative très hardie, dictée par le fait que les missionnaires chrétiens s'adressaient à des gens du peuple et non à une élite spirituelle ou intellectuelle.

En mettant en premier le miracle de la tempête apaisée, tandis que Jésus rejoint la Décapole, milieu païen, Mc indique que la victoire de Jésus sur les puissances maléfiques va se manifester par des prodiges. Ces deux récits de miracles imbriqués l'un dans l'autre montrent les pouvoirs extraordinaires de thaumaturge que Jésus propose de partager aux Douze : S'adressant au peuple, les apôtres devront opérer des miracles chez les peuples païens. Si les apôtres feront plus tard des miracles, ce sera au nom de Jésus ressuscité (ce qu'évoque dans le récit de la tempête apaisée, le réveil de Jésus de son sommeil : sa résurrection).

Dans ces récits d'origine populaire, les exégètes disent que Mc a simplement ajouté le thème de la foi qui sauve : *Ma fille, ta foi t'a sauvée* et *Ne crains pas, crois seulement !*

Dans le passage sur la femme qui a une perte de sang, l'étrange idée d'un Jésus porteur d'un « mana » (terme polynésien qui désigne une force émanant d'une personne) sent la superstition à dix lieues à la ronde. Une fois de plus, Mc fait preuve d'une extraordinaire audace en se servant des documents théologiquement scandaleux, pour souligner l'importance du ministère de guérison exercé par Jésus et confié par lui à ses disciples, écrit encore Etienne Trocmé. Vu que dans un récit la maladie dure depuis 12 ans de maladie, et que dans l'autre 12 ans correspondent à l'âge de la fillette, il est possible que ce soit ce détail qui ait mené Mc à rapprocher ces deux épisodes, mieux, à les imbriquer l'un dans l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous sommes bel et bien face à un récit issu de milieux populaires et non « ecclésiastiques ». Ainsi voit-on la femme, pénétrée de mentalité magique, sûre que Jésus est doté d'une force contagieuse guérissante et que ses vêtements eux-mêmes sont porteurs de cette charge bienfaisante. Nous sommes dans la conception du sacré archaïque qui habite les gens des campagnes.

Dans ce même ordre d'idée, il faut aller lire Mc 6,56 où les gens des villages et hameaux supplient Jésus de laisser les malades toucher seulement la frange de son vêtement, car ceux qui la touchaient étaient guéris. Mais aussi Ac 5,15 où l'on place les malades sur le passage de Pierre afin qu'il les touche, au moins de son ombre, pour être guéris. Ou encore Ac 9, 11 où il est dit que Dieu, par les mains de Paul, faisait des miracles à tel point que l'on prenait des mouchoirs ou des linges qui avaient touché la peau de Paul pour les appliquer sur les malades, qui étaient guéris !

Si Mc donne ce récit, c'est pour pousser ses lecteurs d'origine simple à croire en Jésus, en se basant sur ses miracles plus que sur certains discours théologiques de la tradition ecclésiale. Toutefois, en ajoutant la mention de la foi, Mc ôte à cette guérison son caractère purement magique et introduit la dimension personnelle de relation avec le Maître qui faisait défaut dans cette tradition populaire. La foi, en ses premiers bourgeons, n'est que la confiance en la puissance et en la bonté de Jésus.

L'épisode laisse cependant transparaître un côté catéchétique. Relu à la lumière de la Résurrection, ce passage se présente comme une anticipation prophétique des événements qui attendent Jésus. On peut ainsi lire dans la phrase « on se moquait de lui », une allusion à la scène de dérision et de moqueries dont Jésus sera l'objet quand il sera en croix (15,51).

Ajoutons que c'est sa propre Résurrection qui est aussi évoquée, dans le fait de remettre debout la fille de Jaïre.

Dans l'ancien Orient, le vêtement est le symbole de qui le porte : toucher le vêtement, c'était toucher, plus que le corps terrestre, l'être-même. Il y a aussi la pratique, usuelle dans l'Antiquité, du contact physique du malade avec le guérisseur. Ce contact ici réussit. Mais la parole mise sur les lèvres de Jésus donne signification à l'évènement : c'est la foi qui sauve. C'est sa confiance en Jésus qui a sauvé cette femme. Et c'est à cette même confiance qu'est invité Jaïre quand on lui annonce « la mort » de sa fille. Mais Jésus a perçu que cette dernière était encore vivante, dans ce que nous appelons un coma, écrit E. Trocmé, car pour Jésus, l'enfant n'est pas morte.

Mc a conservé soigneusement dans son texte les mots araméens de la tradition où il puise. Mais il les traduit en grec pour ses lecteurs... Notons enfin, écrit Jacques Hervieux, que l'expression *Lève-toi* - littéralement *Réveille-toi*, est celle qui servira à dire la Résurrection en Mc 16,6.

Un point à souligner, écrit Elian Cuvillier, c'est que l'identité de la jeune malade est en constante évolution : « petite fille », « fille », « enfant » et « jeune fille ». On notera qu'à 12 ans, chez les juifs, une fille devient une femme, mariable à cette époque. Dans les deux cas (qu'unit le « 12 ans »), ces femmes sont « mortes ». (Celle atteinte d'hémorragie l'était socialement et religieusement, car son état la privait de contacts et l'éloignait de la synagogue). Dans les deux cas, il s'agit d'une réintégration sociale : retour à une vie normale pour la femme, retour à la vie familiale pour la jeune fille.

Mc nous parle ici de Jésus, précise E. Cuvillier : Pour le connaître, il faut sortir de nos côtés enfermés et vivre des ruptures (comme Jaïre qui protégeait sa fillette), quitter l'anonymat (comme la femme qui se cache). Pour rencontrer Jésus, il faut le toucher, l'implorer, lui parler et entendre sa parole. Il nous parle aussi du salut, nous disant qu'il vient de l'extérieur de notre sphère habituelle d'existence et qu'il est à accueillir, non sans ébranlements intimes !

Homélie 13° dimanche (le 27 à 17h à Fontcouverte)

Nous venons d'entendre un long récit de St Marc, où Jésus redonne la vie à deux femmes qui sont aux portes de la mort. La plus jeune a 12 ans, l'âge de la majorité à cette époque. Son père supplie Jésus de venir lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et vive, car elle est à toute extrémité. Mais en chemin on annonce sa mort, qui n'est pas le point de vue de Jésus : elle est probablement dans un coma. Arrivé sur place, Jésus lui prend la main, la relève et demande qu'on la nourrisse. L'autre est une femme qui a des pertes de sang depuis 12 ans. Sa situation la rend impure et fait d'elle une marginale, pire une femme socialement morte, que sa perte de sang conduit vers la mort. Elle tente sa dernière chance auprès de Jésus puisque la médecine a été sans effet. Elle brave l'interdit religieux et elle, l'intouchable, ose toucher les vêtements de Jésus, le rendant impur aux yeux de la Loi. Mais sa confiance a payé : elle se sent guérie. Jésus alors la renvoie en paix, précisant que ce n'est pas lui qui l'a sauvée, mais sa foi. La force de guérison est sortie du cœur de cette femme, emportant avec elle son mal.

C'est là qu'il est bon de relire cette phrase de la 1° lecture : *Dieu n'a pas fait la mort*. Mais de quelle « mort » s'agit-il ? La mort biologique fait partie de la vie. Ce n'est pas d'elle dont il s'agit, mais plutôt de la Mort (avec un « M » majuscule), qui désigne une coupure d'avec Dieu qui est Vie. Cela explique la suite du texte qui dit que Dieu a voulu l'être humain à son image, pour qu'il soit un Vivant.

Cela signifie que ce que nous appelons la mort (avec un petit « m ») désigne la fin de la vie biologique, de la part matérielle, de la stature physique, mais pas la fin de la vie de l'être profond, de la part spirituelle, du « corps », au sens de la « personne », que chacun est.

Ici-bas l'être réel, le corps que nous sommes en vérité, se manifeste par une réalité matérielle que nous nommons aussi corps biologique, mais qui n'est en fait que le symbole, la part visible, de ce que nous sommes en vérité, symbole de notre mystère. Ce que nous appelons « la mort » n'est autre que la fin des éléments biologiques qui retournent à la poussière, tandis que la part spirituelle, jusque-là entremêlée à la matière, ne faisant qu'un avec elle (cf. le psycho-somatique) continue de vivre dans la Vie qui m'imprégnait déjà : la Vie éternelle, divine (en fait l'amour) !

Ces récits que nous donne St Marc sont les signes que Dieu ne veut pas que l'être humain sombre dans la Mort (avec un grand « M »), c'est-à-dire dans le néant. C'est pourquoi il a envoyé son Fils pour le manifester. Ainsi la mort biologique n'est pas un anéantissement de la personne, mais le passage à une forme de vie tout autre, la vie même de Dieu. C'est cela que l'auteur du livre de la Sagesse nomme « l'immortalité », traduit par « l'incorruptibilité » (autre sens du mot grec) pour éviter la répétition avec l'adjectif « immortel » employé juste avant dans notre passage formé de deux extraits !

En naissant à la vie, l'être humain naît aussi à la Vie, parce qu'il naît à l'amour : Dieu vient habiter en lui. C'est cette présence intime qui fait corps à la personne, à l'être, au mystère de chacun, pour l'emporter en Dieu à la Source de la Vie, au moment de son dernier souffle. C'est l'inhabitation de Dieu en chaque être humain qui l'évite de sombrer dans la Mort. C'est donc parce que nous naissons à la vie et simultanément à la Vie, que nous devenons immortels. Dieu lui, parce qu'il EST depuis toujours et pour toujours, est éternel. Notre naissance à Dieu, nous fait entrer dans sa Vie, dès ici-bas. Ce que nous appelons « la mort » n'est que simple « formalité » qui transfigure le corps que nous sommes, nous dit la foi.

Nous marchons tous, dans notre quotidien, sur le chemin de la vie sans fin ! Avançons donc libres et sereins !